

gogue, sans la protection du cher ami qui, soit dit entre nous, n'est rien moins qu'un homme de mœurs austères : Que l'ambonier nous prêche, il fait son métier ; mais j'ai des yeux, et je vois comme on réussit au pays que j'habite : tout pour les femmes et tout par les femmes. Quand un cardinal ne dédaigne pas de chanter en jolis vers les petits trous de madame de . . . , un page peut bien se prêter à la correspondance galante du haut et puissant seigneur qui le fera cornette un de ces matins ; cornette dans le régiment d'Alfred ! prends-y garde au moins. Je pourrais bien à mon tour t'adresser de graves merciales, et tu n'auras pas aussi beau jeu de près que de loin, à faire l'hypocrite avec moi. Adieu, mon cher camarade ; ne prends plus à l'avenir le style de mon grand-père. Je te dirai comme nouvelle, que la marquise est radiusee, exactement radiusee. Vive la France, et prospérité au bel astre qui préside à son bonheur !

## LETTRE II.

Cette fois-ci, mon cher cousin, je passerai ; S. Exc. me l'a promis. Voilà huit mortels mois que je pâlis sur la statistique : j'ai fait trois odes sur les derniers bulletins, et je n'ai pas manqué un mercredi de l'archi. . . . Mon frère vient d'être amputé. Ce brave major ! le cœur me saigne. Voilà ce qu'il m'a écrit sitôt qu'il a pu tenir la plume : « Petit frère, vous aurez la broderie bleue, ou j'y perdrai la jambe qui me reste. Je ne manquerai pas le bourgeois à la première revue. Ton affaire sera datée d'Inspruck ; c'est moi qui te le dis. Quand je pourrai monter à cheval, ces pélerins là n'en payeront pas moins ma jambe. »

As-tu jamais vu un plus digne homme ? je sais qu'il sera colonel ; en attendant, mon cher cousin, je me ruine en habits français et en livres étrangers : au temps où nous vivons, il faut savoir toutes les langues de l'Europe, excepté l'Anglais.

## LETTRE III.

Ma chère femme, je n'ai pas encore le temps de me réjouir de la restauration, tant je suis tourmenté par nos *très-chers alliés*. On voit bien que ces gens-là ne sont pas habitués à la victoire. Grand Dieu ! comme ils en usent ! Au reste, s'ils s'en vont, si le nouveau gouvernement tient parole, nous n'aurons pas trop à nous plaindre. Notre aîné aurait tiré l'année prochaine. Plus de conscription ; plus de droits réunis, les places conservées à chacun : voilà de quoi rassurer les esprits. Une chose m'afflige toutefois, moi qui ne me suis jamais mêlé de rien en politique, si ce n'est de payer exactement l'impôt ; on me dit que *mon règne est passé*. Quel était donc mon règne, je te le demande ? Il s'est levé tout-à-coup dans notre province des vicomtes et des marquis, dont nous ignorions l'existence, qui crient sans cesse : à *notre tour ! à notre tour !* à leur tour de quoi, me suis-je demandé ? Ce n'est pas tout. Ils se payaient dans les rues à la suite des Cosaques, et si Fon crie vive le roi, ils ôtent leur chapeau, en disant : merci mes amis, bien, bien, à la bonne heure. Est-ce que ces gens-là se croient solidaires de la royauté ? parce que le roi dit *nous voulons*, cela ne veut pas dire, M. le vicomte et moi. Ah ! ma femme, si Fon n'y prend garde, je crains fort que ces mouches du cochon ne versent la voiture. . . .

## LETTRE IV.

Tu veux des nouvelles de nos amis et des détails sur leur conduite politique ; je ne sais en conscience, si je dois satisfaire ta curiosité : il y a tant de saécades dans les événements, tant de mobilité dans les opinions, tant de fils dans les intrigues, qu'on court risque de s'égarer dans ses jugements, et que la vérité d'aujourd'hui peut demain

devenir mensonge. Cependant, voici des traits généraux. Nos amis, les militaires, ont tous couru au drapeau. L'impatience d'échanger des cartouches avec les alliés est le sentiment qui chez eux domine tous les autres. Dans le civil, il y a moins d'uniformité de conduite. Les *destinés*, c'est tout simple, ont redemandé leurs places; mais tous ne les ont pas obtenues. Ce qui est bon à prendre est bon à garder, dit Figaro. Investi d'une place à prix de délation, tel a eu le talent de prouver qu'il était le vrai spolié, et qu'on lui devait encore du reste: les uns ont fait voir qu'ils n'avaient servi que pour mieux trahir, les autres, plus tard, qu'ils n'avaient trahi que pour mieux servir. L'un lève des corps francs et écrit à Gand, l'autre signe l'acte additionnel et correspond avec la Vendée! Les fourbes ont adopté cette maxime neuve: *Tous moyens sont bons*: ils sollicitent, sollicitent, trahissent, trahissent; et font des vœux pour un succès quelconque, sûrs de prouver du zèle des deux côtés. Quant aux vrais patriotes, je ne vous dis rien de leur conduite: les faits parlent. Les faits causent à ceux qui les emploient. Ce sont des médecins qu'on hait, mais qu'on appelle toujours dans les cas désespérés, parce qu'on sait ce qu'ils valent.

#### LETTRE V.

Venez à Paris, mon cher compatriote, venez à Paris; vous avez une figure séditeuse, vous ne seriez pas en sûreté chez vous. A Paris on court moins de risque, en faisant raser sa moustache, en ôtant sa croix, on est perdu dans la foule. J'arrangerai votre *permis* avec N., ne vous inquiétez de rien, il a eu peur l'année dernière, et m'a demandé ma protection. Ce pauvre garçon se croyait une conspiration en personne; il voulait passer le détroit. Je l'ai mené au Champ-de-Mars, bon gré, malgré; alors, lui

montrant les nôtres: pensez-vous, lui dis-je, que ces gens-là vous craignent? Soyez tranquille, les braves ne sont pas méchants; dans tous les cas, vous avez un asile chez moi. Il n'en eut pas besoin, mais il se souvint de mon offre, et me rendra volontiers service. Un petit homme pâle, que vous connaissez, voulait me dénoncer comme *mal pensant*; je fûs lui rendre visite, et lui serant la main avec énergie: a Je suis sûr de vous, lui dis-je, en le regardant en face. Il m'a fait des protestations que je ne lui demandais pas. Depuis ce moment, il ne me mêle plus dans ses discours, et sauf un léger tressaillement qu'il éprouve quand il me rencontre, on dirait qu'il ne me voit pas, tant il évite mes regards. Encore une fois, venez à Paris: les *bien pensants* y sont moins dangereux qu'au pays où vous êtes. Vous verrez ici le brave colonel N., qui donne des leçons de mathématiques pour vivre. Après dix campagnes, il se porte comme un prince; on dirait que le malheur le rajunit. Adieu, sans l'occasion de madame \*\*\*, vous n'eussiez pas reçu de moi une lettre aussi *mauvaise*.

#### LETTRE VI.

Non, ma bonne mère, je ne veux point user du crédit de votre puissant ami. Je suis trop patriote pour entrer où vous désirez me voir: à la première injustice commandée, ma démission suivrait; j'en serais pour mes frais de robe. Je suis électeur cette année; j'ai dix ans devant moi pour mériter la seule dignité à laquelle j'aspire. Je veux étudier les grands orateurs de nos assemblées; et ceux des parlements anglais; je veux connaître notre législation, nos finances, notre industrie. Vous voyez que j'ai de quoi m'occuper; cependant, quand j'examine le train des choses, il me semble que je vieillis trop lentement. Oh! quand verrai-je la jeunesse de nos jours arriver à la députation! Si vous la connaissiez, ma

bonne mère, cette jeunesse tant décriée dans certaines feuilles que vous prête M. le marquis, je suis sûr que vous l'aimeriez. Les sciences, les arts, les lettres, la patrie, la liberté, voilà les objets de son culte : pleine d'énergie, de patience et de résignation, elle sait que la faveur la fuit, que le mérite seul peut la distinguer : intriguer, flatter, ramper, sont pour réussir des voies qu'elle dédaigne. Elle comprend, elle voit, par l'almanach royal, que ce n'est qu'à force de talents et de vertus qu'on peut franchir les barrières et sortir de la foule. Elle accepte tous les obstacles. Semblable au coursier vigoureux, son œil sans s'effrayer mesure la carrière. Dans dix ans nous serons éligibles, dans dix ans on cherchera vainement parmi nous un seul de ces malheureux ouvriers politiques, qui ne savent pour toute science que river à froid des fers pour leurs concitoyens.

Moi leur complice, ô ciel ! moi que la liberté,  
Fait tressaillir d'amour, de joie, et d'espérance.  
O ma belle patrie ! impérissable France,  
Tu seras libre un jour, et ta prospérité  
A tous tes ennemis imposera silence.

Mais pardonnez, ma bonne mère, cette fugue poétique ; je crains que ma lettre déjà longue ne vous paraisse déraisonnable. Elle vous prouvera du moins que je ne conviens, sous aucun rapport, au poste amovible que vous voulez solliciter pour moi.

— Nous n'avons rien changé dans ces lettres ; nous avons respecté jusqu'à leur incorrection, de peur qu'on ne nous accuse de les avoir fabriquées. Nous nous abstenons de tout commentaire sur ce qu'elles renferment. Nous n'avons voulu qu'indiquer aux lecteurs un genre d'étude intéressant et facile, celui de comparer les temps, et de chercher les physionomies.

## ANNONCES.

FABLES, par M. le Baron DE STASSART.

Troisième édition, un volume in-12, avec figures.  
Paris, chez Mongie l'aîné, libraire, Boulevard Poissonnière, n° 18. Prix, 3 francs, papier ordinaire, et 5 francs, papier vélin : 50 centimes de plus par la poste.

Après avoir laissé d'honorables souvenirs administratifs dans le Tyrol, en Prusse, en Hollande, et dans le département de Vaucluse ; après avoir rempli, en 1815, une mission importante et dont les détails appartiendront peut-être quelque jour à la *Bibliothèque historique*, M. de Stassart a voulu charmer ses loisirs par la culture des lettres. A un recueil de pensées ingénieuses et piquantes, vient de succéder un volume de Fables, dont les deux premières éditions se trouvent épuisées en moins de huit mois. Nous n'avions dit qu'un mot de cet intéressant ouvrage (Quatrième volume, premier cahier, 12 octobre 1818) ; mais ce mot devait suffire pour en faire présager le succès. L'auteur a mis en pratique le précepte de Boileau.

« Soyez-vous à vous-même un sévère critique. »

Et la troisième édition, sortie des presses de Firmin Didot, contient de nombreux changements qui tous me paraissent avoués par le bon goût.

Un esprit observateur et philosophique ; d'heureuses inventions ; l'art d'intéresser par le charme des détails ; de fréquentes allusions produites sans effort ; des images pleines de grâce et de vérité ; un dialogue toujours franc et naturel, distinguent le nouveau fabuliste.

Plusieurs de ses apologues présentent aux princes et aux hommes d'état d'utiles leçons.

Presque toujours l'affabulation est amenée de la manière la plus piquante.

M. de Stassart, dont les principes sont franchement constitutionnels ; fait aussi la guerre à ces tartuffes politiques qui cherchent à cacher leurs projets ambitieux sous l'adroit prétexte de défendre la cause et les intérêts du peuple.

Plusieurs fables, telles que *le Renard ou Le Talleyrand des animaux, le Berger imprudent, le Pêcheur et le Lion, les Loups, le Chien et le troupeau, le Pinson roi, et le Bourdon de Notre-Dame*, sont des allégories plus ou moins nobles.

Partout, l'auteur exprime les sentiments les plus sages, le Une note sur une de ses meilleures Fables politiques, le Léopard et l'Éléphant, contient une profession de foi fort honorable, et qui ne peut manquer de lui concilier l'estime de tous les gens de bien.

Les notes ont beaucoup gagné dans cette nouvelle édition, non-seulement par des additions importantes, mais aussi, par d'utiles retranchements. M. de Stassart avait d'abord choisi pour frontispice *le chien et les loups*, avec cette belle pensée : *Plus tôt la mort que l'infamie*, qui rappelle le mot sublime du général Cambrone. Je ne sais pourquoi, dans cette nouvelle édition, il a cru devoir préférer *le chien de chasse*, qui d'ailleurs est un conte charmant, si l'on veut, mais non pas une excellente fable.

LES ANIMAUX PARLANTS, Poème épique en vingt-six chants de J.-B. Casti ; traduit librement de l'Italien en vers français, par L. Mareschal, avec cette épigraphe.

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.

Cet ouvrage depuis long-temps attendu vient d'être mis en vente à la Librairie constitutionnelle de Brissot-Thivars. Poème politique, il aura le double mérite de plaire à ceux qui négligent la littérature pour la chose publique, et à ceux qui négligent la chose publique pour la littérature. Nous en rendons compte incessamment, et d'avance, nous le recommandons à nos lecteurs, comme un ouvrage très-remarquable par le talent du traducteur, par des vers toujours faciles et souvent heureux, et aussi, ce qui n'est point à dédaigner, par l'exécution typographique. *Les Animaux parlants* ont été imprimés par Didot jeune ; 2 vol. in-8° de 460 pages.

Le prix est de 14 francs, papier carré fin des Vosges, et de 25 francs papier vélin ; il n'en a été tiré que vingt-cinq papier vélin.

La Nation française rétablie dans ses droits primitifs, garantis par la Charte constitutionnelle, ou les conquêtes de la Révolution, comparées aux abus de l'ancien régime.

Tableau in-folio, imprimé sur très-beau papier, par Firmin Didot.

Prix, 1 franc, franc de port. A Paris, chez Pelletier, libraire, Palais-Royal, première cour, numéros 7 et 8.

Au moment où une nouvelle loi sur la liberté de la presse est présentée aux Chambres, on ne peut s'empêcher, en se félicitant de l'abrogation prochaine de la loi du 9 novembre, de se rappeler les maux dont la sévérité de cette loi, a affligé un grand nombre d'écrivains et de libraires, amis de la liberté constitutionnelle. Deux de ces derniers, dont la fortune a souffert considérablement par la prison, les amendes et les saisies d'ouvrages, ont vu les amis de la charte et de la liberté de la presse, ouvrir une souscription en leur faveur. Les noms respectables qu'on lit à la tête des souscripteurs, semblent faire présager que cette entreprise sera couronnée par le plus grand succès.

La souscription qui contient les noms des deux libraires, est déposée, à Paris, chez M. Rey de Grenoble, avocat à la Cour royale, rue des Grands-Augustins, n° 21.

Principes raisonnés de l'Écriture cursive, abusivement appelée Anglaise, précédés d'un discours sur l'Écriture, etc. Par F.-A. Bardé du Vigau, professeur de Grammaire et d'Écriture, membre de l'Athénée des Arts.

L'importance de la belle Écriture est trop reconnue pour que nous nous abstenions d'annoncer un ouvrage si recommandable, et nous nous flattons que les pères de famille que nous comptons au nombre de nos abonnés, nous en

sauront gré. C'est un cours complet d'écriture incomparablement préférable à toutes que nous avons vu en ce genre. L'écriture de M. Barde est pleine d'attrait : elle attache l'Élève, tant les formes en sont gracieuses et faciles à imiter. La composition des modèles offre un double but d'utilité ; ils renferment des leçons de morale , des leçons de grammaire , des tableaux de commerce , la formule du billet , du mandat , de la traite acceptée et de l'endossement , etc. Le discours qui précède ces modèles contient , avec le raisonnement des principes , un aperçu intéressant de l'origine des caractères alphabétiques et des chiffres arabes : c'est une preuve certaine que M. Barde n'est point de la classe des simples maîtres d'écriture qui se forment au mécanisme de leur art.

Se trouve chez l'Auteur, rue Vivienne, n° 8.

Prix, 12 francs, papier grand raisin, et 13 francs, franc de port.

---

## EXTÉRIEUR.

---

### SITUATION INTÉRIEURE DE L'ANGLETERRE(1).

Jamais assurément aucune époque ne fut moins favorable à la publication d'un long ouvrage que celle où nous nous trouvons. Déjà même , depuis plusieurs années , le règne des brochures est passé ; il a été remplacé par celui des écrits périodiques ; et maintenant que les journaux quotidiens ont repris quelque indépendance , des esprits inquiets , mobiles et perpétuellement préoccupés de l'intérêt du jour et de la circonstance du moment, repousseront peut-être les écrits périodiques comme un aliment trop lourd. Eh ! qu'on ne croye pas que mon intention soit de faire porter sur nous le blâme de cette préoccupation trop exclusive ! Comment pourrions-nous nous livrer à des études longues et spéculatives ; méditer , dans l'histoire , les leçons du passé , songer au bonheur et à la sécurité de l'avenir , lorsque , dans quelque classe , dans quelque parti que nous nous trouvions , tour-à-tour caressés et menacés par le pouvoir , nous passons alternativement , par des oscillations continuelles , de la crainte à l'espérance et de l'espérance à la crainte ? Il y a trois mois , par exemple , les irréconciliables ennemis de la révolution de 89 , semblaient

(1) *Histoire critique et raisonnée de l'Angleterre au 1<sup>er</sup> janvier 1816*, par M. de Montvernan ; 3 vol. in-8°. chez Barrois l'aîné , libr. , rue de Seine , n° 10 , à Paris.